

verner et conserver l'univers : « Habent enim stellæ proprium ensum divinamque prudentiam, nam puro divinitatis animatæ conceptu summo illi ac rectori deo, qui omnia perpetua legis dispositione composuit ac perennis procreationibus custodiendum ordinem, infatigabilibus consensionibus obsequuntur (I, VI, 8). — Quis dubitat quod per has stellas terrenis corporibus divinus ille nimus necessitate cujusdam legis infunditur, cui descensus per orbem solis tribuitur, per orbem vero lunæ præparatur ascensus? » (I, VI, 10)¹.

Firmicus établit l'existence du destin tout-puissant, par les mêmes arguments que Bardesane établit celle du destin restreint au corps et à ses affections : « D'où vient (sinon du destin) qu'un irate, après une infinité de meurtres, élève heureusement ses pas près de lui, tandis que l'innocent est séparé des siens? D'où vient que les méchants sont dans les honneurs et les bons en cil, que le fort est dominé par le faible et le bon par le mauvais? d'où vient que la justice n'est pas rendue au juste et que l'impudique et le dissolu obtiennent les charges à l'encontre de l'homme pudique et sobre (I, VIII, 5, 7, 55)? »

Le moyen terme trouvé pour concilier l'astrologie avec le christianisme et qui consiste à refuser aux planètes toute influence sur la liberté mais à leur en accorder une sur le corps (ce qu'ont enseigné Bardesane et les scolastiques), est aussi connu de Firmicus : « Sed jam huic nostræ allegationi etiam ipsi, qui conadicebant, ex aliqua parte consentiunt, dicentes esse quidem tandem vim fortunæ ac fati, quam *himarmenen* vocant, sed hic necessitati disputationis suæ licentia quædam tribuunt, quædam contradicit lex necessitasque fatorum, ut non posse videar aliquid et posse... (I, IX, 2). »

Firmicus donne les nombreuses règles qui régissent l'influence des planètes : Le soleil, Jupiter et Saturne favorisent les naissances qui ont lieu de jour (II, VII). Si donc à une naissance de jour ces planètes occupent les lieux favorables et les premiers pi-

1. On remarquera cette importance que les astrologues de Babylone et d'Égypte attribuaient au soleil et à la lune et leur sorte de panthéisme. Telles furent aussi les idées de Bardesane païen, au temps où, comme il nous le dit, « il aimait ces » des Chaldéens, et où, comme le dit Eusèbe, il adhérait aux doctrines de Vatin. Mais, comme nous le montre ce dialogue et comme nous le dit Eusèbe, il n'ira plus tard que ces théories n'étaient que des fables.

soit la même (LIII, p. 554, B.). Aussi Bardesane, qui prétend qu'il ne peut pas y avoir plusieurs Dieux, quand il enseigne qu'il y a plusieurs Itié admet ce qu'il rejetait (III, p. 443, E.).

b) *Gad*¹ a clairement, p. 21, l. 23, le sens astrologique de *fortune* ou *lutôt génie*, cf. § 40. Ce sens est suffisant p. 5, l. 20.

c) On trouve, p. 5, l. 23 : « *les éléments*² dont nous avons parlé ». Or il est question plus haut du soleil, de la lune, des *étoiles*, de la mer, des montagnes, des vents et de la terre; telle serait donc la signification de ce mot, qui est suffisante aussi du reste p. 6, l. 14 et p. 13, l. 22.

d) *Les chefs*³, p. 17, l. 6, sont, d'après le contexte, *les planètes*, lesquelles, selon leur position, produisent tel ou tel horoscope.

e) *Les conducteurs*⁴, p. 17, l. 6, sont les planètes, d'après le même contexte. Ceci est encore en évidence p. 29, l. 23 : « La liberté de l'homme n'est pas *conduite* par la *nécessité des sept* (planètes),... mais cet homme que nous voyons (en tant que corps) ne peut échapper aussitôt au pouvoir de ses *conducteurs*. » Il y a parallélisme entre les deux parties, et le sens est : La liberté de l'homme n'est pas au pouvoir des planètes, mais il n'en est pas de même pour son corps. De même on lit p. 29, l. 15 : « le destin des conducteurs », mais le destin a toujours été le résultat des diverses positions des planètes et rien n'indique qu'il y ait ici un destin différent du précédent, les « conducteurs » sont donc les planètes. On lit du reste, p. 13, l. 3-4, que, selon les astrologues... les maladies, la santé etc. « arrivent à l'homme par la *conduite* des astres que l'on nomme les sept et ils sont *conduits* par eux ». Il était donc naturel d'appeler ces astres *conducteurs*. Ce sens satisfait aux autres passages, p. 13, l. 19 et 22; p. 20, l. 1. Cf. § 26 (note).

f) *Les dominateurs*⁵ sont synonymes des *planètes* p. 19, l. 9 à 13. « Les hommes ne font pas ce que les planètes décrètent dans

1. גַּד.

2. *العناصر* = στοιχείον. — Il n'est donc pas indispensable de remonter aux éléments primitifs dont est formé le monde actuel. Cf. Moïse Bar Cépha au § 60.

3. *ראשי*. peuvent correspondre aux *מנהיגים* ou aux *מנהיגים* de saint Paul. Cf. § 26, note.

4. *מנהיגים*.

5. *מנהיגים*.

Réponse à la première question d'Avida.

15. J'en arrive à la question d'Avida : Pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas faits de manière que nous ne péchions pas et ne soyons pas coupables? — Si l'homme était ainsi fait, il ne s'appartiendrait pas, mais serait l'instrument de celui qui le mettrait en mouvement; il est par suite évident que celui qui le mettrait en mouvement comme il le voudrait le dirigerait vers le bien ou vers le mal. En quoi l'homme différencierait-il d'une lyre dont un autre joue, ou d'un char qu'un autre conduit? La louange et le blâme dépendent de l'ouvrier : la lyre ne sait pas ce qu'on joue sur elle et le char ne sait pas s'il est bien ou mal conduit, mais ce sont des instruments faits pour l'usage de celui qui a la connaissance. Dieu, dans sa miséricorde, n'a pas voulu créer l'homme de cette manière, mais par la liberté il l'a élevé au-dessus de beaucoup d'êtres et égalé aux anges. Car remarque que le soleil, la lune, la sphère céleste¹ et toutes les autres choses qui sont plus grandes que nous par quelque côté n'ont pas reçu le libre arbitre, mais toutes sont liées par le précepte de ne faire que ce qui leur a été ordonné et rien autre, car le soleil ne dit jamais : Je ne monte pas en mon temps, — ni la lune : Je ne changerai pas, je n'augmenterai ni ne diminuerai, — ni l'une des étoiles : Je ne me leverai ni ne me coucherai, — ni la mer : Je ne porte plus les navires et ne reste pas dans les limites qui m'ont été assignées, — ni les montagnes : Nous ne demeurons pas dans les lieux où nous avons été placées, — ni les vents : Nous ne soufflons plus, 5 — ni la terre : Je ne porte plus et ne souffre plus tout ce qui est au-dessus de moi. Car toutes les choses servent et sont soumises à un ordre², toutes sont les instruments de la sagesse de Dieu qui ne peut se tromper.

16. Si tout était fait pour servir, quel est celui qui serait servi? et si tout était fait pour être servi, où serait le serviteur? Une chose ne serait pas distincte d'une autre, et une telle chose qui serait une et n'aurait en elle aucune distinction³ est un être⁴

1. Cf. II Rois, XIII, 5.

2. C'est le *determinatæ sunt ad unum* des scolastiques.

3. Aucun caractère individuatif, comme devaient dire les scolastiques.

4. Cf. § 7, a.

un autre endroit¹ que l'âme humaine désire connaître ce que le grand nombre ne connaît pas. Ces hommes (les Chaldéens) croient pouvoir le faire, et tous les péchés (des hommes) et toutes leurs bonnes actions **13** et tout ce qui leur arrive, la richesse et la pauvreté, les maladies, la santé et les vices du corps leur arriveraient par le gouvernement (l'influence) de ces astres que l'on appelle les sept et ils seraient conduits par elles. — D'autres pensent au contraire que cet art n'est qu'une tromperie des Chaldéens, ou que le sort en lui-même n'existe pas mais n'est qu'un vain nom, toutes les choses grandes ou petites ne dépendent que de l'homme, les vices et les défauts du corps ne l'atteignent que par hasard. — D'autres disent que tout ce que fait l'homme, il le fait volontairement à l'aide de la liberté qui lui a été donnée, tandis que les vices, les défauts et les calamités qui lui arrivent sont une punition qui lui est envoyée par Dieu.

26. Pour moi, à mon humble avis, il me semble que ces trois opinions² sont exactes par un côté et fausses par un autre. Elles sont exactes, lorsqu'elles se bornent à parler des apparences que voient les hommes, car les hommes peuvent noter ces apparences en leur temps. Elles sont fausses³ parce que la sagesse de Dieu leur est supérieure, elle qui a créé les mondes⁴, l'homme, et l'ordre des conducteurs, et a donné à chaque chose la puissance qui convient à chacune d'elle, je veux dire que la puissance appartient à Dieu, aux anges, aux dominateurs, aux conducteurs⁵,

peut en conclure autant du fragment de Bardesane cité à la fin des *Lois des pays* (§ 59) dans lequel on trouve les durées des révolutions de toutes les planètes rattachées à certaines idées eschatologiques.

1. Bardesane renvoie ici à un autre de ses ouvrages.

2. Ἀπέρσεις.

3. Il faut mettre le point avant مصدق.

4. Ici, Bardesane enseigne bien un Dieu créateur.

5. Cf. § 7. — L'auteur de *la Cause des causes*, lorsqu'il donne la nature des planètes (texte, p. 208), nous apprend que le soleil et la lune furent appelés مصدق et مصدق, c'est-à-dire « dominateurs », « conducteurs » et « maîtres ». Plus tard et dans un autre ordre d'idées, ces noms furent attribués à des anges. Cf. Salomon de Bassora, *Liber apis*, éd. Budge, p. 13, l. 3, etc. Le trait d'union entre ces deux idées si différentes se trouve peut-être dans les Épîtres de saint Paul, *Éph.*, I, 21 et VI, 12, où l'on trouve les idées et les mots de Bardesane : « Il le ressuscita (le Messie) et le fit asseoir à sa droite dans le ciel au-dessus de tous les Principes (الاصحاف) et des Dominateurs (مصدق) et des Puissances (مصدق) et des maîtres (مصدق) et au-dessus de tout nom célèbre (?) et non seulement dans ce monde,

les (planètes) décident dans leurs destins et d'après leurs degrés¹. Car les hommes, dans chaque pays, se donnèrent des lois à l'aide de cette liberté qui leur fut octroyée par Dieu et qui est contraire au destin « des dominateurs »² (planètes), qui s'attribuent ce qui ne leur a pas été donné. Je commencerai donc à parler, autant qu'il m'en souvient, à partir de l'Orient, commencement de tout le monde.

35. LOIS DES SÈRES (CHINOIS)³. Il est défendu aux *Sères* de tuer, de forniquer, de servir les idoles. et dans tout le pays de *Sir* il n'y a pas d'idoles ni de courtisane ni d'homicide, bien qu'ils naissent tous les jours et à toute heure, et le puissant Mars, quand il est au méridien⁴, ne contraint pas la liberté d'un homme pour lui faire verser le sang de son prochain avec une arme de fer. Et Vénus placée près de Mars (en conjonction?) n'oblige aucun Sère à avoir commerce avec la femme de son prochain ou avec une autre femme⁵. Mais il y a là des riches et des pauvres, des malades et des hommes sains, des maîtres et des serviteurs, 20 parce que tout cela a été laissé à la puissance « des conducteurs »⁶.

36. LOIS DES BRAHMANES DANS L'INDE⁷ : Chez les *Hindous*, il est ordonné aux *Brahmanes*, qui sont là par milliers et par myriades, de ne pas tuer, de ne pas servir les idoles, de ne pas forniquer, de ne pas manger de chair, de ne pas boire de vin, et il n'arrive rien de tout cela parmi eux, et voilà des milliers d'années que ces hommes se conduisent d'après cette loi qu'ils se sont donnée.

37. AUTRE LOI DANS L'INDE. Il y a une autre loi dans l'*Inde*⁸,

1. C'est-à-dire d'après leur nature et d'après leur position.

2. Cf. § 7, f.

3. Cf. Pline, *H. N.*, VI, 17. — Solinus, 53. — Pomp. Mela., I, 2, C.

4. Mot à mot : au milieu du ciel. Cf. Firmicus, III, iv, 29. — Mars, *in medio cælo... faciel præsidet, duces, vitæ necisque dominos*.

5. « Si enim hunc locum (septimum) tenuerit (Venus)... et cum eâ Mars fuerit... facit impuros, libidinosos. » *F. M.*, III, vi, 16.

6. Lire *محدود*. — Eusèbe omet cette dernière phrase, car il n'admet pas que les planètes influent sur le corps; il ajoute que Mars passe tous les jours au méridien, ce qui est vrai, mais un astrologue lui aurait fait remarquer qu'il n'y passe pas deux jours de suite dans les mêmes conditions, car les positions relatives des planètes et des signes changent tous les jours.

7. Cf. Strabon, X, p. 712; *Orig., c. Cels.*, éd. Spencer, p. 19; Palladius, *De gentibus Indiæ et Bragman*, éd. Bisse, Lond., 1665, C.

8. Il faudrait peut-être lire une permission au lieu d'une loi. Cf. Porphyre, *De*

mais partout où ils sont, les lois du pays ne les éloignent pas de la loi de leur Messie, et le destin des conducteurs (planètes) ne les oblige pas à faire ce qui leur paraît impur; mais la maladie et la santé, la richesse et la pauvreté les saisissent partout où ils sont, parce que cela ne dépend pas de leur liberté.

58. De même que la liberté humaine n'est pas dirigée par la nécessité des sept (planètes) et, quand elle est dirigée par elle, peut toujours résister à ses conducteurs², ainsi cet homme tel que nous le voyons ne peut pas échapper aussitôt au pouvoir de ses conducteurs (planètes), car il est serviteur et soumis. Si en effet nous pouvions tout faire, nous serions tout (tout-puissants), tandis que si rien ne dépendait de nous, nous ne serions (pour le faire) que les instruments 30 d'autrui. Quand Dieu le veut, en effet, toutes les choses peuvent arriver sans confusion, car rien ne peut résister à cette volonté puissante et sainte, et même ceux qui croient lui résister, ne le font pas en vertu de leur puissance (effective), mais par leur méchanceté et leur erreur³, et cela peut durer un certain temps, parce que Dieu est clément⁴ et permet à toutes les natures de subsister telles qu'elles sont et de se conduire d'après leur volonté⁵, enchaînées qu'elles sont par les œuvres qui furent faites (par la création) et par les institutions établies pour leur secours; car l'ordre et le mode

et saint Luc disent sans restriction : « Celui qui renvoie son épouse et en prend une autre est adultère. » (Marc, x, 11; Luc, xvi, 18). — Saint Matthieu, en deux endroits, met une restriction : « Celui qui renverra son épouse, excepté pour cause de fornication, et en prendra une autre, est adultère. » (Matth., xix, 9 et v, 32). Il semble qu'à Édesse on a dû tenir compte surtout du texte de saint Matthieu, sinon les Edesséniens auraient sans doute trouvé, comme la plupart des catholiques, que le remède est pis que le mal et ne peut que profiter à l'adultère, puisqu'on lui laisse toute liberté et qu'elle vient de se montrer sans scrupules, tandis que son conjoint, plus honnête, serait tenu, s'il la renvoyait, à une vie de célibat. — Du reste, les empereurs chrétiens, Tertullien, plusieurs évêques, l'Église grecque et plusieurs conciles autorisaient un nouveau mariage après un divorce pour cause d'adultère. Cf. Dom Calmet, *Dissertation sur le divorce*, p. xxiii. (Cette dissertation précède son commentaire sur le *Deutéronome*.)

1. Lire : לֹא et non לָא .
2. Donc l'homme est responsable.
3. C'est à peu près la définition théologique du mal moral. *Malum est privatio entis* : le mal est un manque ou une privation.
4. *Dominus patiens et multæ misericordiæ* (Nombres, xiv, 18; Ps. lxxxv, 15).
5. Voir pour toute la suite, § 17, note.

est l'obscurité. Alors, au bruit de ce tumulte, descendit le Verbe de la pensée du Très-Haut, c'est-à-dire le Messie¹; il retrancha l'obscurité du milieu des êtres purs, elle fut chassée et tomba dans la profondeur de sa nature, et il rétablit chacun des êtres dans son ordre par le mystère de la croix.

Et du mélange de ces êtres avec l'obscurité leur adversaire, il fonda le monde présent et décréta qu'ils ne se mélangeraient plus, et le mélange présent fut purifié par une conception et un enfantement pour jusqu'à la fin.

61. Nous faisons à ce système de nombreuses objections : 1° Comment démontrer que tout se passe comme tu le dis? par la nature ou par le livre de l'ancien ou du nouveau (Testament)². 2° Moïse, les prophètes et les apôtres ne parlent pas comme toi; ils disent que le Messie vint à la fin des temps³, renouvela la création que Dieu avait créée et sauva l'homme qui avait péché et était tombé. 3° De deux choses l'une, ou bien Dieu prévint le mélange des êtres avec le mal, d'où proviennent tous les maux; s'il l'a prévu, pourquoi n'a-t-il pas fait le monde avec les natures pures avant que le mal ne se mélangeât avec elles? Et encore s'il l'a prévu et n'a pu empêcher le mélange de l'obscurité avec les êtres purs, il était donc un être faible, et comment pourrait-il maintenant chasser l'obscurité (du sein) des êtres purs, lui qui n'a pas pu auparavant l'empêcher de se mélanger avec eux? Et s'il n'a pas prévu ce mélange, il est donc insensé et sans intelligence⁴? 4° Nous dirons encore au sujet de ces êtres : ou bien ils désirèrent par leur propre volonté se mélanger ensemble, ou

1. Il s'agit ici non de l'Incarnation, mais de la création du monde actuel.

2. Il est permis à tout philosophe de faire des hypothèses.

3. Moïse Bar Cépha ignore que des orthodoxes devaient expliquer certains pluriels, par exemple : *Faisons l'homme*, en supposant qu'il s'agissait là de la Trinité toute entière et devaient appliquer au Messie les paroles de la Sagesse : *Quando præparabat cælos aderam, cum eo eram cuncta componens* (Prov., viii, 27 et 30). Bardesane, s'il a professé, étant chrétien, la théorie que lui prête Moïse, n'a pas été beaucoup plus loin en attribuant la création plus spécialement au Fils, quitte à le faire venir encore à la fin des temps.

4. C'est l'argumentation d'Avida transportée à un sujet un peu différent. Nous renvoyons donc Moïse aux *Lois des pays* (première question et réponse). L'analogie est d'autant plus complète que Bardesane attribue aux éléments une certaine liberté. Dieu aurait donc dû les en priver, etc.

car ceux-ci furent les instruments¹ qui firent monter l'obscurité vers la lumière². De même que le bois sec est l'instrument qui fait monter le feu, ainsi ces êtres servirent d'instrument à l'obscurité pour quitter son côté et sa place. — On voit par tout cela que ce monde n'a pas été constitué par le mélange de cinq êtres comme Bardesane l'a dit follement et fausement³.

1. 127.

2. Moïse persiste à traiter les éléments comme de la matière inerte, tandis que, pour Bardesane, ils sont force et matière et, pour lui, force implique (cf. § 17 et 58) une certaine liberté. Enfin, Moïse ressasse encore l'objection d'Avida.

3. Du moins, ce n'est pas l'argumentation de Moïse qui nous convaincra. Après comme avant cette argumentation, la théorie de Bardesane, en supposant qu'elle est bien de lui, est analogue aux imaginations des autres philosophes sur ces sujets inabordables et pourrait être défendue, si l'on n'avait mieux à faire; car admettre cinq éléments ou quatre éléments, leur donner un plus ou moins grand nombre de propriétés, ne constitue pas une différence spécifique entre deux théories.



